

Vers un nouvel ordre politique

Robert BERNIER, S. J.

À UNE ÉPOQUE relativement récente, qui semble presque aussi reculée que le moyen âge, un groupe humain au fond de l'Asie pouvait être privé de son droit à vivre une vie pleinement humaine, sans que le Parisien, le New-Yorkais ou le Montréalais pût découvrir en quoi le développement de sa propre vie s'en trouvait atteint. Mais il en va bien autrement aujourd'hui. Apparemment loin de notre continent américain, se passent des événements dont il serait difficile de majorer la portée. Un « terrénisme » matérialiste est inculqué aux populations slaves et orientales par une propagande savamment orchestrée. Des techniques de subjugation de l'homme injectent la haine de l'étranger en même temps que l'ambition de dominer le monde. Une minorité, par une surveillance anonyme et omniprésente, à l'aide de techniques punitives capables d'atteindre l'homme dans sa spiritualité même, réussit à manœuvrer la majorité comme un troupeau. Des phénomènes sociaux de cette envergure et de cette profondeur débordent les cadres d'un hémisphère. Ce n'est pas « la moitié de l'humanité » dont le destin est concerné, c'est l'humanité, chez nous. Non seulement une arme potentielle est forgée qui demain pourra s'abattre sur l'humanité libre, mais ce qui est d'ores et déjà mis en cause, c'est la conception de la droite vie humaine ici-bas, que l'homme a pris des millénaires à découvrir et à instaurer. Dans la mesure où un pareil état de fait est accepté, fût-ce uniquement à titre de conséquence de forces majeures incontrôlables, il se trouve que, dès maintenant, ceux qui m'entourent et moi-même, si nous ne réagissons, nous sommes insensiblement portés à trouver les droits de l'homme moins sacrés, moins inviolables, moins nécessaires. D'autant plus qu'une interdépendance universelle nous oblige à maintenir et à développer des échanges commerciaux, des rapports financiers, des relations interétatiques avec tous les secteurs de la planète. Tant il est vrai que c'est toute la terre qui a été donnée à l'humanité entière, pour que l'humanité transforme la terre et que la terre soutienne la vie de l'humanité. D'autre part, la radio, la presse, le livre ont supprimé les distances et l'isolement. C'est devenu un truisme de dire que nous savons aujourd'hui plus de choses et plus vite sur la Chine que deux villages voisins en savaient, il y a cent ans, l'un sur l'autre. Or, ces relations convergentes entraînent des contacts, des solidarités, des sympathies d'homme à homme, qui tendent à minimiser l'importance de la violation massive de droits humains et l'urgence de la corriger. On s'habitue vite au scandale dans un monde ainsi élargi

Le P. Robert Bernier, ancien secrétaire de la rédaction à Relations et actuellement professeur d'apologétique au Collège Sainte-Marie, publiera ces jours-ci, aux Éditions Bellarmin (25, rue Jarry, ouest) un ouvrage de philosophie politique intitulé : l'Autorité politique internationale et la Souveraineté des États. Nous sommes heureux d'en présenter cet extrait à nos lecteurs.

et où chacun ne se préoccupe néanmoins que de son intérêt immédiat, dans un monde où personne n'a la charge de l'intérêt de l'homme comme tel. On s'incline fort vite aujourd'hui devant « le fait accompli ». Et bien peu de gens semblent remarquer que la vie humaine elle-même est mise en péril par ces acceptations, qui habituent l'homme à tourner du mieux possible à son avantage les injustices qu'il ne peut empêcher.

Ainsi, pendant qu'au nom de la civilisation tel honnête et sincère citoyen lutte pour redresser, à l'intérieur de l'État démocratique, les torts séculaires causés aux classes laborieuses, il laisse se consommer, au delà de ses frontières, des injustices d'une tout autre envergure et une utilisation de l'homme par l'homme entraînant des répercussions autrement menaçantes pour l'avenir de la civilisation. Bien plus, pendant qu'il lutte ainsi chez lui pour le droit, son propre État ou ses conationaux exploitent souvent à l'étranger la violation du droit ou, du moins, ne favorisent guère, dans leurs colonies politiques ou économiques, l'épanouissement de l'homme.

Ce n'est pas le bien commun que peut promouvoir un tel fouillis de relations humaines. Sans doute ce fouillis lui-même témoigne-t-il de l'interdépendance de l'humanité. Mais, hélas! cette interdépendance, l'ordre politique aujourd'hui ne la protège même pas de façon négative, pas même à titre de « gendarme », pendant qu'un grand nombre cherchent à utiliser l'universelle solidarité à leur profit ou à celui de leur groupe.

Rien ne prouve davantage la solidarité mondiale que les dangers et les pertes résultant du mauvais usage que nous en faisons.

Dangers pour la paix. Si la division du monde en deux mondes paraît aujourd'hui si tragique, c'est que ces deux moitiés de l'humanité ne peuvent s'ignorer, ne pourront même avant longtemps que s'étreindre dans le sang, à moins que le sens de la solidarité ne parvienne à primer l'exploitation de la solidarité. L'acuité même avec laquelle nous percevons cette dualité prouve notre besoin d'unité.

Pertes incommensurables. La civilisation humaine se nourrit d'apports diversifiés. Elle est œuvre vivante, qui se renouvelle sans cesse. La richesse des valeurs humaines tient en partie à leur multiplicité. Le chrétien sait, par exemple, quel enrichissement spirituel peut lui apporter la stimulante variété des manières de vivre la vie chrétienne et de penser l'unité du dogme. Ce que l'Occidental est en train de découvrir, c'est combien il a exagéré la valeur de sa conquête de la nature, parce

qu'il a trop longtemps différé d'intégrer à sa culture cette valeur propre à l'Orient: le respect de la nature. Que de virtualités humaines inutilisées jusqu'à ce jour par absence d'un ordre protégeant tout effort créateur, favorisant toute création humaine et son intégration par l'humanité!

Cette unification de l'humanité est sans terme. Elle naît de l'esprit qui, instituant la pensée dans le milieu social qu'il crée sans cesse, unifie les hommes par la civilisation.

Mais, face à la civilisation, qu'en est-il de l'ordre politique, ordonnateur suprême? Le particularisme de fait de l'État a-t-il déchu sans cesse pour en réaliser l'universalisme de droit? L'ordre politique présent est-il apte à ordonner la civilisation mondiale? À équilibrer l'économie? contrôler le capitalisme? modérer la propagande? assurer les libertés essentielles: le simple droit de circuler sur la terre des hommes? Est-il apte à procurer le premier des biens humains, la paix?

N'est-ce pas le drame de notre époque que ce retard de l'ordre politique? Et n'est-il pas plus tragique encore que l'esprit de l'homme ne soit même pas prêt à voir le problème?

Lorsqu'il institua la cité, l'homme venait de prendre conscience d'une exigence foncière de sa nature: le mieux-être humain est impossible sans un ordre politique. Mais l'homme du XX^e siècle, quand il conçoit la

cité mondiale, semble avoir oublié qu'elle doit être, elle aussi et cette fois à la dimension du monde, une détermination ultime de la vie sociale. Il voile cette exigence sous un revêtement de protocoles et de tractations. Que chacun poursuive son intérêt du mieux qu'il le pourra, et le bien commun universel en résultera, a-t-on la naïveté de croire. La loi de la jungle régit la cité mondiale.

Le civisme ne peut se développer qu'à l'intérieur d'institutions. Pas de civisme antérieur à la cité. On admet sans peine la nécessité d'un pouvoir coercitif dans l'État pour soutenir la vertu civique. On sait fort bien qu'on ne peut tabler sur les bonnes intentions seules et sur l'esprit de collaboration. Pourquoi hésite-t-on à reconnaître ces vérités élémentaires quand il s'agit de réaliser le bien commun universel?

Le problème de l'heure ne peut se poser en simples termes de libre coopération. Ce dont il s'agit, c'est d'adapter l'ordre politique à l'exigence d'unité que comporte le développement de l'humanité, afin de relancer la marche en avant de l'homme et de stimuler sa responsabilité créatrice personnelle ou communautaire: ce qui est proprement la fin de l'ordre politique.

D'autre part, en quête d'une nécessaire unité politique, il nous faut simultanément découvrir pourquoi cette unité n'appelle pas un monisme, mais exige intrinsèquement un pluralisme réel.

AU MADAWASKA

Alexandre DUGRÉ, S. J.

AU CARREFOUR du Nouveau-Brunswick, du Québec et du Maine, le diocèse d'Edmundston se compose en majorité de Canadiens français venus, de Kamouraska et de Rimouski, rejoindre les Acadiens de la Dispersion, après 1785. On sait la navrante histoire du peuple martyr, chassé de Port-Royal et de Grand-Pré, puis revenu fonder Sainte-Anne-des-Pays-Bas (Frédéricton), et chassé de nouveau pour que les loyalistes américains s'installent sur de belles fermes toutes faites. Remontant alors la rivière Saint-Jean, ils en défrichèrent les deux rives, du Petit-Sault (Edmundston) au Grand-Sault.

Comme il y a un choix de Dieu sur certaines âmes privilégiées, il semble y avoir aussi un choix du démon, un acharnement sur Job, sur tout un peuple de Job, avec des moyens proprement épouvantables, destinés à jeter ses victimes au blasphème. Mais non. Ces errants, ces dépouillés, ces archipauvres et ces archicourageux, ils acceptent la volonté de Dieu, ils vont agrandir son royaume. C'est mieux que les Hébreux au désert; c'est l'Église en marche, c'est le voyage de Bethléem, la fuite en Égypte, la résurrection après un crucifiement qui ne les a pas tous fait mourir, les Daïgle, Cyr, Martin, Mazerolle, Hébert, Thériault, Gaudin, Mercure, Thibodeau, Violette... Avec la religion comme unique force, ils sont les avant-gardes des bâtisseurs de foyers priants, des bâtisseurs d'églises pour la prière commune, les cantiques et la messe blanche, car ils n'ont pas souvent la vraie messe.

Après 1786, le curé de l'Île-Verte, déjà chargé de la Gaspésie, fait cent milles, non en taxi, mais en canot, à pied, dans

la misère du corps, pour venir à Saint-Basile soulager la misère des âmes. On patiente, on s'enracine, des deux côtés de la rivière. En 1803, Mgr Denaut vient confirmer 186 personnes sur 446, sur 239 communiant de 12 à 75 ans; puis il envoie un Sulpicien, l'abbé Ciquart. Mais la paroisse de Saint-Basile existe depuis 1792, sept ans après l'arrivée des premiers colons, sœur cadette de Memramcook (1781) et de Caraquet (1784).

À la première grand-messe, les vieilles voix, silencieuses depuis quarante ans, chantèrent aux échos les *Kyrie*, *Gloria*, *Credo* de Grand-Pré, et les larmes s'ajoutèrent à l'adoration. Des curés remarquables, MM. Marcoux, Langevin, Dugal, et l'incomparable sœur Maillet de l'Hôtel-Dieu ont consolidé la patrie nouvelle. En 1908, le rassemblement national réunit à Saint-Basile des frères qui ne s'étaient pas connus depuis cinq générations. Après s'être salués, ils se taisaient pour ne pas pleurer. Des hommes!... Depuis cent soixante ans, l'Église du Madawaska a grandi, jusqu'à devenir un diocèse de 90,000 âmes. Comme disait Mgr Dugal, « la bonne Providence a fait des trente et une familles de 1792 autant de paroisses » — en attendant les autres et la cathédrale, deux collèges classiques et la moitié du diocèse de Portland (Maine).

En 1831, les États-Unis, comme les Moabites pour les Hébreux du désert, se demandèrent ce qu'étaient ces pauvres gens. Des inspecteurs passant de maison en maison, s'ils ne disaient pas comme Balaam: « Qu'ils sont beaux vos foyers, défricheurs! », reconnurent les qualités vaillantes: « C'est un

peuple inoffensif et charitable. Il se tire d'affaire tout seul... (on se demande comment!). Il faut espérer que les États-Unis se montreront plus équitables envers eux que les Anglais, qui les ont chassés de leurs fermes et les ont forcés à chercher refuge dans les forêts... » Et Keane: « Ils vivent dans une mutuelle fraternité, pratiquant la morale et la religion, n'obéissant qu'aux lois de l'honneur et du bon sens. » Pas de serrure ni de contrats chez eux: parole d'homme, parole de roi. Les *raccordailles* de difficultés se font à Pâques devant le prêtre. Et l'Anglais Fisher: « Ils forment un peuple honnête et pacifique, et très hospitalier. » « Un peuple tout à fait à part », écrit en 1836 l'Américain Jackson, alors qu'il fallait passer par la Rivière-du-Loup et Campbellton pour aller à Moncton.

Un peuple à part, déjà! C'est la *république du Madawaska* qui se dessine, que ses particularités canado-acadiennes et agricoles différencient des Acadiens de la mer. Doit-on le regretter? Oui, si la division s'accentue; non, si l'union coopère, si les profondeurs de l'âme restent les mêmes, la foi en Dieu et la fidélité française, même et surtout chez les frères du Maine, qui auront plus de mérite à continuer les ancêtres, mais qui devront les continuer!

Les Irlandais d'Amérique, pour expliquer leur splendide attachement à leur île mère par delà le vaste Atlantique, ont forgé le joli axiome: « *Blood is thicker than water*. Le sang est plus épais que l'eau », plus fort, plus précieux et plus exigeant. Surtout quand ce n'est pas un océan, mais une gentille rivière, facile à traverser même aux bonjours et aux chansons, qui sépare les mêmes familles, les mêmes noms et la même foi. N'y a-t-il pas plus de ressemblance, d'union et d'unité entre les deux Madawaskas qu'entre ces Français de l'Aroostook et les Américains de Virginie, du Missouri ou de l'Alabama? Notre frontière n'est après tout qu'un courant d'air et de rivière; mais le sang, le sol, la foi, la langue, autant que possible l'école, seront les mêmes, pour la survivance d'une même patrie adorant le même Dieu. Comme les Juifs conservent l'unité dans la dispersion, notre petite Pologne gardera l'unité dans la création divine, sabotée par la politique humaine ou inhumaine.

Si l'alliance proposée en 1650 entre Nouvelle-Angleterre et Nouvelle-France avait réussi, quelle destinée merveilleuse attendait l'Amérique du Nord! Quelle force de spiritualisme à la place, à côté du matérialisme! Si l'histoire n'a pas vu grandir également les filles de France et d'Angleterre, l'histoire a vu autre chose, mieux, plus rare, d'une essence plus héroïque. L'histoire a vu nos germes de nation foulés aux pieds, dispersés aux quatre vents, s'entêter à vivre dans la résurrection de l'Acadie, de cinq ou six Acadies, dans la réunions des ossements dispersés de la vision d'Ézéchiel, dans la remontée des côtes, le relèvement des croix plantées et leur multiplication là où jamais encore la terre ne les avait vénérées.

L'histoire chantera au monde brutal l'occupation de cette dentelle de rivages qui court du cap Pelé à la baie des Chaleurs, à Bonaventure et aux paroisses du vieux Québec, fières de leurs petites Cadies. Et cette Louisiane aux bayous toujours français... Oh! surtout l'Acadie officielle, une et multiple, apôtre de la Vierge et de la messe, non plus sous les bois, par accident, mais dans l'église installée bien chez elle, régnant sur le pays perdu hier, puis retrouvé, repris non par des troupes qui tuent, mais par la faiblesse du Christ, par la sueur et le travail des hommes, par la prière, le courage et les enfants des femmes.

Acadie de l'île Saint-Jean, qui tient et qui en gagnera. Acadie de la Nouvelle-Écosse, elle-même tronçonnée le long de la mer, sur les rivages chantant français de Pubnico, de la baie Sainte-Marie et du Cap-Breton. Acadie majeure du Nouveau-Brunswick, Acadie de la mer féconde et des *platin*s généreux du Madawaska, Acadie prenant figure de province

mère, avec ses vigoureux diocèses de Moncton, de Bathurst et d'Edmundston, avec la rallonge du Maine.

L'histoire n'est pas finie; elle n'a jamais dit son dernier mot; elle chantera toujours plus fort ses marseillaises pacifiques de l'*Àve maris stella*; elle se réunira pour prier en congrès de vie. Elle dira les progrès d'un petit peuple qui fut toujours grand par les qualités d'âme, par le martyre enduré, et qui sera bientôt grand par le nombre et le territoire occupé. Acadie des promesses, Acadie des réalisations, maintenant que l'éducation supérieure est mise à sa portée, maintenant que les coopératives ont maté l'oppression économique, et si l'émigration peut cesser d'éparpiller sa belle jeunesse dans l'exil assimilateur.

* * *

« Notre plus grand article d'exportation, dit un prêtre, c'est notre jeunesse. » Jadis on la dispersa; hier elle s'expatriait en Nouvelle-Angleterre pour y chercher de l'ouvrage, ou jusqu'au Wisconsin et au Montana pour y chercher de la terre. Aujourd'hui elle gagne surtout l'Ontario, là où se donnent les gros contrats de guerre.

Le Nouveau-Brunswick est livré au pire capitalisme. La bonne terre qui reste, entre le Grand-Sault et Saint-Quentin, est réservée aux arbres des compagnies Irving et Fraser. Une magnifique tranche de 3,000,000 d'acres très fertiles, d'abord cédée pour quatre-vingt-dix-neuf ans à la construction de la *N.-B. Railway Line*, passa au Pacifique Canadien avec cette ligne et fut ensuite vendue à l'enchère. Le gouvernement provincial aurait pu tout avoir à \$1 l'acre; il ne vit rien. La compagnie Fraser acheta la partie nord, et surtout Irving acheta la plus grande partie, non pour quatre-vingt-dix-neuf ans, mais en toute propriété, avec lettres patentes capables de bloquer le progrès à perpétuité. Dix belles paroisses n'ont pas la permission de naître, et l'on émigre. La jeunesse rurale manque de sol? Eh bien, qu'elle parte! Lui détient la terre sur papier timbré.

Autre exemple de capitalisme indéfendable. Le Grand-Sault, la plus belle chute des provinces maritimes, a été victime aussi d'un sale tour d'affaires. Cédée à l'*International Paper*, en vue d'usines qui feraient travailler les hommes sur leur bois, elle est tombée à la *Gatineau Power*, qui en retire \$1,600,000 à exporter l'électricité à Campbellton et Dalhousie. M. Veniot, qui voyait grand, voulait capter la forte chute pour doter sa province d'une hydro. L'on dit communément qu'il a refusé \$200,000, offerts à lui personnellement pour qu'il renonce au projet. Comme il tint bon, \$500,000 seraient allés à la caisse électorale de l'opposition pour lui enlever le pouvoir. M. Baxter fit une campagne digne; mais dans les comtés anglais des environs de Saint-Jean, la cabale jaune, sans rien dire de l'hydro, rabâcha malproprement les questions de race et de religion. Veniot fut battu. Conséquence: pas d'hydro et pas d'industrie au Madawaska. Sans terre et sans industrie, les jeunes s'en vont.

La grande culture locale, prolongée de l'Aroostook du Maine, est celle de la pomme de terre, qui souffre de mévente. On n'a pas d'idée de ça. Le roi des patates, M. Pirie, sénateur, en produit 55,000 barils (de trois minots) et il en achète 300,000. Ses établissements du Grand-Sault expédient en Angleterre, à Cuba, au Brésil, en Argentine... Comme il a fait la maladresse d'expédier des patates de semence, aujourd'hui ça va moins bien. Il songerait à vendre ses immenses caveaux et installations, où il fabrique de l'empois, de la poudre de patate et des barils.

La seule paroisse de Drummond produit annuellement 800,000 barils, plus de 2,000,000 de boisseaux; Saint-André, 400,000 barils, et ainsi de suite. Un gros cultivateur en produit 25,000, un moyen 6,000 et un petit 1,500 à 2,000. Drummond pourrait charger 15 wagons par jour, du 15 sep-

tembre à juin. On a déjà obtenu \$10 le baril; aujourd'hui, à \$0.90, on laisse pourrir les patates, on les brûle, on les enterre par milliers de barils, après l'hivernement aux grands caveaux chauffés. Le gouvernement s'est arrangé avec Pirie pour payer \$0.60 si lui débourse autant. M. Pirie en a pris et payé 300,000 barils en 1950; le gouvernement n'a pas encore payé sa moitié, et les terres sont hypothéquées. C'en est au point qu'on se tourne vers la betterave sucrière. On a fait venir aux deux Madawaskas M. Pasquier, l'ingénieur-agronome français qui a fait le succès de Saint-Hilaire et que notre reconnaissant M. Barré a mis en disponibilité. L'on s'attend à voir surgir, en bordure du Maine, une fabrique de sucre blanc.

La situation scolaire est loin d'être franche comme au Québec, mais on s'en tire où l'on est la majorité. On suit le programme officiel et l'on ajoute le catéchisme et le français, même à l'école supérieure. A Edmundston et en plusieurs paroisses rurales, la commission scolaire est toute nôtre. Le gouvernement paie sa part d'octrois, et la pulperie Fraser 66% des taxes, à cause aussi de ses terrains. Le splendide Collège Saint-Louis des Pères Eudistes, à base française, est rempli à refuser des élèves.

Au Grand-Sault, les Sœurs de Notre-Dame-du-Sacré-Cœur ont bâti une vaste école, louée à la commission scolaire. Le plan Peacock de construire des écoles régionales pour les « unités » de comtés proposait une école d'un million qui recevrait les enfants de quatre paroisses environnantes. Heureusement, les protestants de New-Denmark ont crié contre la distance: ils ont obtenu leur école, puis Drummond, puis Sainte-Anne, mais après combien de démarches de nos curés!

Au Madawaska du Maine, les écoles publiques, tenues aussi par des religieuses, suivent le programme officiel de Washington, enrichi de catéchisme et d'un peu de français, si peu que les élèves profiteront à peine du beau Collège Saint-Louis. L'anglicisation menace à brève échéance, à moins que des chefs résolus ne prennent l'affaire en main, à la façon des Juifs. Déjà plusieurs de ces paroisses françaises du diocèse de

Portland traversent la rivière Saint-Jean pour faire leur retraite fermée à l'accueillante maison des Pères Oblats — un ancien baraquement de l'armée, heureuse acquisition de S. Exc. Mgr Gagnon, tout près du collège. Des milliers de retraitants des trois diocèses — Edmundston, Portland et Rimouski — profitent de ces rajeunissements d'âmes pour garder et développer le sentiment religieux, les convictions ancrées au plus profond des cœurs.

La jeunesse est portée à l'anglais, qui fait gagner de l'argent et qui matérialise; mais elle est bien entourée, elle se sent chez elle: Edmundston est sûrement la ville la plus française en dehors du Québec, et Saint-Basile, avec son grand Hôtel-Dieu et son Collège Maillet pour jeunes filles, et Grand-Sault dont la paroisse bilingue a donné une fille française, et les paroisses rurales toutes françaises. Le Madawaska est tout un pays, un pays à part qu'il faut visiter, admirer. Il mérite une gloire spéciale en Amérique.

Pour la gloire humaine, il peut dire aux touristes le mot ancien: « *Sta, viator, heroem calcas*. Arrête, voyageur, tu foules un sol héroïque. » Pour la gloire divine, il peut s'appliquer les mots frappants de Jérémie sur la captivité de Babylone: « C'est une grâce que nous ne soyons pas anéantis. Notre héritage a passé à des étrangers. Seigneur, renouvelle nos jours comme autrefois... » Et Dieu répond: « Bâissez-vous des maisons; multipliez-vous dans ce pays. Ne suivez pas la voie des étrangers; leurs coutumes ne sont que vanité... Je serai le Dieu de vos familles, et elles seront mon peuple. Je leur donnerai un même cœur. Je mettrai ma joie à leur faire du bien. Je les planterai sur cette terre, je ramènerai les exilés. On entendra dans les lieux sans hommes ni bêtes les cris de joie et le chant des fiancés. »

Bienheureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu! — le Seigneur, non l'or ni l'orgueil, ni la chair, ni l'esprit de domination et de persécution, mais l'esprit de Dieu, de la Vierge de l'Assomption, la grande patronne, celle qui remonta au ciel corps et âme, en son corps des Sept Douleurs, en son âme des Sept Allégresses.

« LA PIERRE D'ACHOPPEMENT »

Luigi d'APOLLONIA, S. J.

MAURIAC continue d'écrire *Souffrances du chrétien*; cette fois-ci, le livre s'intitule *la Pierre d'achoppement*.

Laissant de côté l'art du romancier, ses éclairages fauves, les paysages où ruisselle la pluie et où plombe la canicule, la qualité de cette prose lyrique et rythmée sur le cœur, plus adaptée à la création littéraire qu'aux débats politiques et religieux, nous formulerons, à propos de ce petit livre de cent vingt pages, deux remarques seulement: l'une de caractère psychologique sur la franchise, l'autre de caractère théologique sur l'Incarnation.

* *

La franchise est donc de mode. Elle est souveraine. A l'encontre de toutes les autres vertus, elle n'aurait pas à garder le juste milieu. Elle est un absolu. La justice, la charité, la vérité même s'inclinent devant elle. La fermeté peut dégénérer en dureté, l'obéissance en passivité, le commandement en orgueil, mais la franchise, elle, ne saurait défailir. Erreur, effronterie, indiscrétion, qu'importe! pourvu qu'on soit sincère. Dire n'importe quoi à n'importe qui

n'importe quand et n'importe où serait la perfection même de la franchise et son couronnement.

N'avons-nous pas vu toute la sale marée de leurs rancœurs, de leurs haines, de leurs impudeurs refluer dans les œuvres de certains grands écrivains? On ne s'est même pas arrêté devant l'homosexualité, et l'on s'est confessé à la face du monde entier en vingt langues différentes. Comme la fiction, bien que transparente, offrait encore un voile, on publia son *Journal*, et l'on remporta le prix Nobel. Qui, par respect des âmes, refusait de confondre la franchise avec l'emportement des instincts et l'ordre moral avec le pire sans-gêne passait pour n'aimer pas la vérité.

Il serait indigne de même insinuer que Mauriac aurait quoi que ce soit à voir avec ces goujats élégants. Mauriac est un chrétien de grande race. Sa droiture de caractère, le désintéressement de ses intentions, son attachement à l'Église nous rendent attentifs à ses remontrances et sensibles à ses aveux.

Mais si l'impudeur est une contrefaçon hideuse de la franchise, elle n'est pas la seule. Il y en a une autre: l'indiscrétion.

Ce n'est pas surtout l'audace qui rend Mauriac indiscret, car nous en avons entendu bien d'autres et de plus raides